"INFERIUS TENDIMUS"

OU

L'Institut Canadien

DE MONTRÉAL,

Par un jeune membre de cette Association.

I

Maxima calamitatum est principiorum perditio.

Avant d'entrer en matière, c'est à dire avant de démontrer dans quelle fin, et pour quel but fut fondé l'Institut Canadien et comment il s'en est écarté ; je crois qu'il ne sera pas hors de propos, de passer légèrement en revue les principaux évènements qui occasionèrent ici sa fondation.

Le dix-huitième siècle s'était levé pour la Nouvelle France, sous les plus brillants auspices. La foi et l'opinion fortement unies, ne formaient d'une multitude de peuples sauvages qu'une seule et même communauté.

Au faîte de l'ordre social, était un homme aussi recommandable par ses brillantes qualités que par son courage à toute épreuve. Accablé sous le poids des années, Mr. de Vaudreuil avait su cependant par l'aménité de son caractère et par son habilité dans le commandement faire respecter le drapeau à fleurs de lys. Par ses soins, et son zèle infatigable la

colonie s'était considérablement augmentée.

Qui pouvait prévoir ce qu'allait devenir cette partie du globe ou se trouvait une poignée de Français, sous la direction d'un gouvernement qui avoit su créer au dedans une si grande unité, et au dehors un si grand respect pour le drapeau de la mère patrie.

Mais malheureusement le dix-huitième siècle n'acheva pas sa course comme il l'avait commencée, et quand le soir venu le soleil fut sur le point de l'envelopper pour aller se perdre dans l'éternité des temps ; un orage soudain éclata dont les ravages furent terribles.

Cet orage fut la guerre, ses désastres, la prise de Québec, la domination Anglaise.

Le 19ième siècle parut alors, le front chargé de ces nuages, d'une teinte grisâtre, à bords frangés, signes précurseurs de quelque formidable tempête. En effet elle ne tarda pas à éclater. La France avait prévu ce malheur et tout en nous abandonnant à notre propre défense, son œil bienveillant s'étoit dirigé sur nous. En tendre mère elle nous légua un héritage mille fois plus précieux que l'or, elle nous donna en dépôt des principes et un courage à toute épreuve. Il en fallait alors.

L'Angleterre maîtresse de la colonie Française, laissa s'apesantir sur elle sa main de fer. Ses gouverneurs ou plutôt ses esclaves vinrent visiter la nouvelle conquête et leurs traces comment les reconnaissait-on ? Par le sang !

Qu'aurai-je besoin de vous citer ici les noms du tyran Dalhousie, de l'éxécrable Aylmer, de l'infâme Gosford, hommes, dont le souvenir est encore trop récent pour que l'on puisse leur pardonner : eux qui crurent se créer un pouvoir, en égorgeant et en faisant couler le sang de nos malheureux mais braves Canadiens.

Tant de cruautés avaient produit chez le peuple le désespoir. Tous étaient lassés de vivre sous ce joug de fer. Il fallait un changement et ce changement devoit avoir lieu au prix même du sang.

Oui 1837 étoit paru, année mémorable s'il en fut jamais, et qui fut le signal de la levée de tous les bras capables de défendre notre nationalité. Le fer d'une main, la paix de l'autre, les Canadiens allèrent demander à leurs féroces envahisseurs un terme à leurs cruautés. L'entreprise était hardie, mais elle parvint à son but.

Tant de hardiesse est couronné par le succès. Les Anglais sont forcés de nous accorder les privilèges, qu'ils nous avaient enlevés et dont ils ne voulaient plus se dessaisir.

Beaucoup de calamités étaient venues fondre sur notre belle patrie mais notre nationalité cette dernière marque d'amitié de nos ancêtres, le courage ce précieux legs de l'amour de la mère patrie n'avait point faibli à l'heure du danger. L'espérance renaissait dans tous les cœurs. Les écoles s'étaient ou-

vertes, et la jeunesse canadienne, si apte de sa nature à l'étude, s'y était précipitée avec une ardeur qui dénotait le désir de pouvoir puiser aux sources du Beau et du Vrai une éducation capable de la mettre en état de répondre un jour à ses dominateurs par la plume aussi bien que ses ancêtres l'avaient fait par l'épée.

Des sociétés s'étaient formées, les unes dans des buts charitables, d'autres dans des fins littéraires, toutes enfin dans le dessein de conserver notre nationalité et nos principes.

De ce nombre je mentionnerai l'Institut Canadien qui fut fondé pour fournir à nos jeunes gens un moyen d'alimenter la bouillante imagination dont ils sont doués.

Sur lui se reposaient toutes les espérances, sur celle-ci se reportaient avec complaisance tous les regards de nos compatriotes.

Mais je l'ai dit en commençant le 19ième siècle devait être pour nous une ère féconde en déceptions amères. Un malheur plus grand que tous ceux qui nous avoient accablés vint fondre sur nous. L'Institut Canadien allait je ne sais par quelle fatale destinée devenir une des causes de la perte des principes de presque toute la jeunesse canadienne, pour s'être éloignée du but de ses fondateurs.

Comment avait-elle failli à sa belle devise : ALTIUS TENDIMUS ? C'est ce que nous allons expliquer en peu de mots.

II

Versibus exponi tragicis res comica non vult.
(Horace, A. P.)

Dernièrement paraissait un pamphlet intitulé "ALTIUS TENDIMUS" ou L'INSTITUT CANADIEN.

Sans vouloir déprécier aucunement le mérite de l'auteur de ce pamphlet, je me permettrai cependant une petite réflexion à son égard. Dans son *intéressant travail* il ne paraît viser qu'à une seule chose : l'éloge de l'Institut quand même.

Il veut montrer au public que l'Institut est la société par excellence, que c'est un lieu où le jeune homme de quelque nature qu'il soit peut puiser aux sources de beau et du vrai.

Que l'Institut ait été autrefois une fameuse association je ne le nierai pas, mais qu'elle soit aujourd'hui ce que prétend l'écrivain de l'Altius jem'y oppose de toutes mes forces.

Comme tout membre de cette association, je suis flatté de l'honneur qu'il nous fait : mais j'ai un reproche à lui adresser, c'est de n'avoir pas éxaminé la seconde face de l'Institut c'est-à-dire sa décadence. Avec sa permission toutefois (et j'espère qu'il me l'accordera), je vais considérer cette seconde partie, qui servira à démontrer l'Institut en réalité et non en apparence.

Je veux aujourd'hui montrer clairement aux yeux du public quelle est la cause de sa décadence ; je désire en outre faire apercevoir (n'en déplaise à Mr. le Montagnard) que l'association canadienne a failli à sa belle devise : Altius Tendimus, nous tendons plus haut nous voulons tous les surpasser ; et que loin d'être supérieure aux autres elle peut sans trop abaisser son front orgueilleux apposer cette autre plus en rapport avec son état actuel : INFERIUS TENDIMUS.

Mais je m'arrête, je vois que le mot INFERIUS a retenti aux oreilles des hommes du progrès qui, tous stupéfaits ne voient dans moi qu'un blasphème sur.

Comment vont-ils dire : parler de barbarie au lieu de civilisation dans un siècle comme le nôtre dont l'influence se fait sentir chez tous les peuples de l'univers. Depuis le Chinois et les Indous, jusqu'aux Européens, depuis les peuplades sauvages de l'ouest, jusqu'à l'habitant civilisé de l'Amérique septentrionale : crier de toute la force de ses poumons que tout décroit au lieu d'augmenter est une abomination ; et l'audacieux mortel qui ose proférer de semblables paroles, est indigne d'habiter sous la calotte des cieux ou comme dirait l'auteur du Canada reconquis : *Dans les plaines aériennes de l'air éthéré.*

Ce ne seront pas les seules vociférations prononcées contre le malheureux auteur de l'IN-

FERIUS. On connait à Montréal *une machine* que l'on appelle communément CITOYEN PIERRE *** *être neutre dans tous les genres.*

Ami du progrès dont il est un des favorisés sous le rapport corporel et intellectuel je m'attends bien à le voir sortir de son état de neutralité pour lancer à mon adresse une de ces tirades, plus propres à assommer l'auteur que celui auxquel elles sont adressées.

La presse libre de contrôle politique mais non monétaire ne manquera de me surnommer un traître à l'institution dont je fais partie et de dire que mon *Inferius Tendimus* est un écrit aussi pauvre par le fond que par la forme.

Quoiqu'il en arrive, écoutez et pratiquez le conseil que je vais vous donner. Dabord ne vous fâchez pas car on croira : (pour me servir des paroles d'un grand citoyen) que le bonnet vous fait. Ensuite si vous voulez toutefois vous mettre rouges.....de colère (ce-qui ne sera pas difficile pour vous) on pensera de suite au proverbe : La vérité choque. Votre position est critique n'est ce pas ? Le mieux à faire dans cette occasion c'est de me lire avec attention. Car croyez-moi il vaut mieux avoir la tête couverte d'un bon bonnet (surtout aux approches de l'hiver) que d'être exposé à la risée publique tête nue.

Si je me permets aujourd'hui de m'ériger en Mentor, il faut que vous le sachiez c'est mon trop grand amour pour l'Institut qui me

lui fait dire ce qu'on appelle communément des *vérités*. Autre raison, j'invoquerai ma qualité d'homme de progrès, eh bien ! en ma qualité d'homme de progrès (ce qui n'est pas peu dire) je veux par mes paroles, faire effacer l'inscription INFERIUS TENDIMUS que la conduite de l'Institut justifie si bien et la faire remplacer par ALTIUS TENDIMUS sentence plus en rapport avec les sentiments nobles et généreux de ses auteurs.

Dans un siècle comme le nôtre qui s'est pompeusement baptisé le siècle des lumières (diffuses) ce serait un blasphème de prétendre que le poli de la civilisation n'est pas venu avec cette époque mémorable.

Oui le dix-neuvième siècle est le siècle par excellence, le siècle des surprises, enfin le siècle de l'*Inferius* pour plusieurs.

J'ai dit le siècle des surprises. En effet on s'attendait (*et moi le premier*) à voir fleurir nos institutions enfin tout ce qui est susceptible de progresser et à notre grande surprise qu'arrive-t-il ? une institution qui semblait devoir éclairer toutes les autres par sa vive lumière ; la voila qui pâlit, s'affaiblit et semble faire entendre dans le moment présent le râle du mourant instant suprême où le moribond rassemble ses forces pour lutter contre le fléau impitoyable qui va le moissonner.

Cette association (vous l'avez deviné) c'est l'Institut et le fléau impitoyable qui doit cau-

ser sa perte, c'est les mauvais principes, ce ver rongeur des sociétés, c'est les mauvais livres.

III

Périsse plutôt la société qu'un principe.
(Robespierre).

Telles étaient les paroles que proférait sur son trône, un homme dont le nom exécrable fait toujours frémir ceux qui l'entendent ou le prononcent. Ce monstre c'était le trop célèbre Robespierre. Sans doute je suis loin de m'écrier avec lui : Périsse plutôt la société qu'un principe ; mais en vous présentant cette citation mon but est de vous montrer quelle importance attachait aux principes cet homme dont le nom veut dire : sang échafaud, guillotine.

Quelle est donc la fin d'un principe ? L'amélioration dans les institutions et les mœurs d'un peuple. Or si le but de l'Institut est d'améliorer les mœurs du peuple il faut de toute nécessité que ses membres aient des principes qui tendent à ce but.

Je le demande, peut-on dire que tous ceux qui font partie de l'Institut sont hommes à bons principes. Pour un grand nombre on peut répondre affirmativement mais pour plusieurs chez lesquels les instincts de la bête remplacent ceux de la créature raisonnable, que je ne nommerai (car ce serait leur faire trop d'honneur) je sais que l'on ne pourra me donner la même réponse.

D'ou proviennent les mauvais principes ou le manque de principes ? De l'instruction puisée aux sources du crime, de la lecture de certains auteurs, de certaines feuilles chez lesquels le vice est mis à la place de la vertu et où l'écrivain eut plutôt en vue l'éloge des passions que d'écrire des pages dignes d'être lues avec avantage et profit. A l'appui de ce que je viens dire je rappellerai une circonstance digne de remarque :

Un jour l'Institut effrayé par les cris que proférait le public à la vue de la bibliothêque qui renfermait tant (D'AUTEURS SACRÉS) convoque une assemblée extraordinaire.

Avocats, notaires, marchands, clercs, commis, ouvriers, bouchers, cordonniers, dégraisseurs tous s'y rendirent. Soit dit en passant l'Institut a voulu mettre à l'exécution les grands mots de Liberté, Égalité, Fraternité puisqu'elle contient tous les états de la société comme l'a dit Mr. le Montagnard depuis le boxeur jusqu'à l'homme politique.

Le moment était venu de voir et de compter tout ce que cette société *le centre de la civilisation* renfermait d'hommes capables de justifier sa belle devise : Altius Tendimus, et de jeunes gens plus propres à vérifier l'inscription suivante : *Inferius Tendimus.*

Aprés beaucoup de pourparlers, on en vint aux votes. Qu'arriva-t-il ? Le fils pour obéir à ses penchants vicieux, vota contre son père

en faveur des mauvais livres. Le bon parti avoit perdu cette fois ; mais je dois le dire, à la gloire de cette institution les ouvrages de maint et maint auteur par trop SECUNDUM furent enlevés pour être relégués à une petite chambre secrète mais d'un accès facile à tous ceux qui *n'étaient pas novices dans le métier.*

Il était facile alors (et il l'est encore plus à présent) de voir à quel degré de décadence était descendu l'Institut fondé dans un but louable, mais qui avait été outrepassé et entièrement oublié.

Morale à part, le peuple et surtout les jeunes gens y avaient-ils beaucoup gagné sous le rapport intellectuel. C'est ce que nous allons démontrer.

IV

Qu'en sort-il souvent ? Du vent !

Les commencements littéraires de l'Institut furent très brillants. Il ne pouvait en être autrement. Les fils d'hommes libres à l'âme ardente et patriotique ne devaient manquer d'exprimer un jour au moyen de la plume et par le secours de la parole d'une manière noble et hardie les sentiments manifestés si glorieusement par leurs pères au moyen de l'épée. En effet on vit briller dans toute leur

splendeur et leur éclat les talents de plus d'un jeune écrivain, dont la devise fut toujours Altius Tendimus.

Mais si je loue l'Institut éxaminé dans ses premières démarches, dans ses premiers pas dans la carrière des lettres je suis loin d'approuver le prétendu progrès de l'Institut présent. Oui je ne craindrai pas de le dire hautement : depuis deux ou trois ans, on a morcelé, déchiré, j'ajouterai même massacré notre pauvre langue déja si faible en ce pays.

Bien plus, en hommes de progrès on a voulu y mettre du sien, le saut était trop haut, le plus idiot ne pouvait s'y méprendre.

Qu'en est-il résulté de ces lectures ou après avoir copié maint et maint auteurs on est venu déclamer devant le public quelques pauvres phrases, produit d'un cerveau malade, et dont toute la signification se retrouve dans un seul mot, du vent ? Le rire et le persiflage !

Certes ils étaient bien mérités.

Aurais-je besoin de vous parler d'une lecture boîteuse sur le 19ième siècle (et qui cependant fait l'orgueil de l'Institut) dans laquelle l'orateur ACÉPHALE ne disait ne fesait rien ou du moins presque rien si ce n'est qu'il

.....

..... TREMBLOTTAIT continuellement.

Je ne supprimerai pas non plus à votre admiration cette tirade sur le Magnétisme : où un pauvre lettré après avoir sué sang et eau s'efforça cependant à force d'exemples et de citations de nous faire croire ....
....qu'il ne savait rien .....

Je sais que sur cet ÉCRIT votre jugement est déjà porté, et que vous avez fait justice de l'auteur et de l'ouvrage. Inutile donc de vous en parler plus au long.

Faut il enfin que je proclame hautement *la leçon médicale* donnée par Mr. le Docteur C*** sur le procès d'Anaïs Toussaint. Pour l'honneur de l'Institut et de l'auteur il le faut.

Car c'est la lecture la plus brillante qui ait été lue devant le public. J'oubliais cependant le défenseur de Galilée dont *le style et les idées* tiennent un peu du moyen-âge : et dont la lecture vint montrer clairement aux connaisseurs que Mr. D*** était aussi faible en questions religieuses qu'en questions politiques. Mais laissons de côté les vieilleries de Mr. D*** pour revenir au procès d'Anaïs Toussaint, sujet plus actuel.

A celui qui me dira que le Docteur C*** est bon médecin je lui répondrai : CONCEDO mais pour celui qui osera me dire que Mr C*** est littérateur poëte, prosateur tout ce que vous voudrez, je lui répondrai hautement : NEGO.

Mr. le Docteur puisque je me suis érigé en Mentor depuis le commencement vous ne trouverez pas inconvenant que je continue d'en remplir le rôle avec justice et impartialité.

Voici donc un conseil pour vous : que je vous prie de suivre vu que par votre exemple le public y gagnera. On parle beaucoup et depuis longtemps d'un certain medecin américain nommé Holloway. On en parle eh ! pourquoi ? à cause de ses pilules.

Oh ! Mr le Docteur je vous en supplie au nom de la profession je vous le demande au nom du PAYS tout entier, dont vous devez chercher a faire la gloire autant que tout autre mettez-vous à l'œuvre, confectionnez pilules sur pilules et faites en sorte que l'on dise un jour. Mr. le docteur C*** fut meilleur medecin. meilleur faiseur de drogues etc. que bon littérateur.

La devise Altius Tendimus je l'espère vous décidera à suivre mon conseil bienveillant.

Lectures à part quel est donc le résultat de l'éducation acquise à l'Institut ?

L'AVENIR seul pourra le dire.

Peut-être y avez-vous acquis le don de bien penser et de bien agir (ce qui est très douteux du reste).

Cependant si vous avez obtenu le don de bien penser et surtout d'agir usez-en ; car bientôt il sera trop tard ; vos drapeaux seront désertés par la jeunesse canadienne qui ira se

réfugier dans le sein du nouveau-né de six mois.

On serait forcé alors de répéter ces paroles qui me feraient mal au cœur : Qu'en sort-il souvent ? Du vent ! Que résulte-t-il d'une éducation mal acquise et qu'on a puisée aux sources du mal ? Du vent en fait de principes ; du vent en fait de science.